

La guerre israélo-arabe d'octobre 1973 : une nouvelle donne militaire au Proche-Orient, Pierre Zaoux, Economica, 1999

M. B.

Introduction

La guerre du Kippour (ou guerre du Ramadan ou guerre israélo-arabe). Le 6 octobre 1973 l'armée égyptienne du président Anouar el-Sadate et l'armée syrienne de Hafez el-Assad lancent une offensive contre Israël : dans la zone du canal de Suez pour la première et sur le plateau du Golan pour la seconde. C'est la quatrième guerre israélo-arabe depuis la création de l'État d'Israël. Cette opération est préparée minutieusement par les deux dirigeants arabes mais avec un objectif différent. En effet, il s'agit pour le président syrien de récupérer les territoires perdus lors de la guerre des Six Jours de 1967 et occupés depuis par l'État hébreu. Tandis que Sadate souhaite reconquérir une bande de terre sur la rive orientale du canal, repousser les Israéliens un peu plus loin dans le Sinaï. Et montrer ainsi à Israël que son pays dispose maintenant d'une armée opérationnelle et qu'il a donc tout intérêt à négocier la paix avec lui.

Cette attaque est une surprise pour Israël. Elle a lieu le jour de la fête juive, Yom Kippour et pendant le Ramadan. Malgré l'observation de manœuvres et mouvements de troupes syriennes et égyptiennes dans le Golan et dans la zone du canal, les dirigeants israéliens (Golda Meir, premier ministre et Moshé Dayan, ministre de la Défense) n'anticipent pas cette opération et de nombreux soldats israéliens des territoires occupés ont été envoyés en permission à l'occasion de la fête. Mais surtout ils ne croient pas que les pays arabes ont la capacité militaire de reconquérir les territoires occupés. C'est une erreur politique.

1. Le contexte d'avant-guerre.

Plusieurs guerres avaient déjà eu lieu entre Israël et les pays arabes du Moyen-Orient depuis le plan de partage de la Palestine et la Déclaration d'Indépendance de l'État hébreu par David Ben Gourion en 1948. À l'issue de la guerre de 1967, Israël avait conquis des territoires importants à ses voisins et construit des fortifications sur le Golan et dans le Sinaï afin de se protéger militairement des attaques ponctuelles qui survenaient sur les nouvelles frontières : les années 1967-1970 constituent en effet une période de guerre larvée entre l'État juif et ses voisins égyptien et syrien. Notamment, 500 millions de dollars avaient été dépensés en 1971 dans la construction de la ligne Bar-Lev le long de la rive orientale du canal de Suez.

Cependant, après la mort du président égyptien Gamal Abdel Nasser en septembre 1970, son successeur Anouar el-Sadate, bien que plus modéré, décida de restaurer la souveraineté de l'Égypte sur l'ensemble de son territoire. À la suite de la proposition de l'intermédiaire onusien Gunnar Jarring, Sadate se déclara prêt à négocier un traité de paix avec Israël. Mais les dirigeants israéliens, méfiants, firent prévaloir la sécurité militaire que leur assurait le contrôle du Sinaï. Aussi, certains analystes expliquèrent qu'après 3 ans de pouvoir, la situation économique désastreuse de l'Égypte obligeait Sadate à prendre des mesures impopulaires et qu'une opération militaire victorieuse contre Israël, même mineure, s'imposait donc comme

une bonne option pour lui rendre une certaine popularité auprès de son peuple miné par l'humiliation de 1967.

De son côté, Hafez el-Assad avait renforcé en priorité son armée en vue de rendre à la Syrie son rang de puissance militaire au sein des pays arabes. Il se préparait à reprendre le Golan par la force puis obtenir de plus grandes concessions israéliennes plus tard en appuyant les nouvelles revendications palestiniennes formulées par la jeune OLP.

Par ailleurs, le roi Hussein de Jordanie craignait d'entrer dans un éventuel nouveau conflit et surtout de nouvelles pertes pour son royaume (la Cisjordanie ayant été perdue en 1967), d'autant que la crise du Septembre noir de 1970 et la tentative de coup d'État de l'OLP de Yasser Arafat en Jordanie avaient créé un froid entre Hussein et les positions syriennes ainsi que palestiniennes. L'Irak refusa également de combattre au côté de la Syrie avec laquelle les relations étaient tendues. Les armées libanaises quant à elles étaient trop faibles pour prendre part aux combats.

Au cours des mois précédant le déclenchement de la guerre, Sadate tenta une offensive diplomatique pour obtenir le soutien des pays de la Ligue arabe, du Mouvement des non-alignés et de l'Organisation de l'unité africaine. Il obtint également les aides britannique et française au Conseil de sécurité de l'ONU ainsi que l'approvisionnement en matériel par la RDA avant la guerre.

À partir de 1972, Sadate annonce ouvertement que son pays est prêt à partir en guerre contre Israël, quitte à sacrifier un million de soldats. Son armée est renforcée par l'apport soviétique de Mig-21, missiles sol-air SA-6, de tanks T-62, de roquettes antichars RPG-7 et de missiles guidés anti-tanks AT-3 Sagger. Sur le plan stratégique, les généraux vaincus lors de la déroute de 1967 sont remplacés. Les leçons de la précédente guerre sur le plan de l'armement amenèrent Sadate à menacer l'URSS de se tourner vers les Américains si l'Égypte ne recevait pas d'armes à la pointe de la technologie. Les Soviétiques sont donc contraints d'équiper l'Égypte pour la rendre capable de concurrencer Israël, elle-même équipée par l'industrie militaire américaine.

L'Union soviétique cherche pourtant à éviter une nouvelle confrontation israélo-arabe pour ne pas se trouver en conflit ouvert avec les États-Unis, alors que la Détente est enclenchée et qu'ils ont peu d'intérêt à voir une déstabilisation du Proche-Orient. Les deux superpuissances se rencontrent à Oslo pour trouver les moyens de maintenir le statu quo entre les deux États. En apprenant cette information, les Égyptiens, qui se préparent à passer le Canal de Suez, décident d'expulser les Russes. En juillet 1972, 20 000 conseillers militaires soviétiques sont renvoyés d'Égypte et la politique extérieure égyptienne devient plus favorable aux Américains. Les Soviétiques estiment que les chances d'une victoire égyptienne sont faibles et qu'un assaut contre les fortifications de Suez pourrait être coûteux en pertes humaines. À plusieurs reprises, le président Brejnev tente d'éviter l'affrontement en recommandant à Israël de revenir aux frontières d'avant-1967.

Mais l'Égypte continue à menacer Israël et Sadate se dit prêt, le 24 octobre 1972, à entrer en guerre même sans le soutien de l'URSS. Des exercices militaires à grande échelle y compris chez ses voisins arabes maintiennent le niveau d'alerte maximum en Israël. Les commandements des armées arabes ont secrètement coordonné leur plan d'attaque. Le nom de code de l'opération conjointe entre la Syrie et l'Égypte fut baptisée Opération Badr, qui signifie Pleine Lune en arabe.

1.2 Les services de renseignement israéliens.

Les services secrets israéliens, dans leur évaluation des risques d'une attaque, s'appuyaient sur plusieurs hypothèses de départ. Premièrement, la Syrie n'aurait pas pu entrer en guerre sans l'Égypte, ensuite, un informateur égyptien, connu sous le nom de « L'Ange » ou « La Source », qui se trouve être le propre gendre de Nasser, Ashraf Marwan, précisa que l'Égypte souhaitait reconquérir l'ensemble du Sinaï mais que l'armée égyptienne attendait l'apport soviétique de chasseurs-bombardiers pour neutraliser les forces aériennes israéliennes et de missiles Scud dirigés vers les villes israéliennes pour dissuader d'éventuelles attaques contre les infrastructures égyptiennes. Enfin, les chasseurs-bombardiers devaient arriver à la fin du mois d'août et nécessiter 4 mois de formation des militaires égyptiens. De plus, les observateurs signalaient que l'expulsion des conseillers soviétiques par les Égyptiens devait affaiblir l'armée égyptienne.

Ce sont ces hypothèses qui ont prévalu contre toutes les alertes signalées aux services israéliens. En mai et août 1973, les exercices militaires effectués par les troupes égyptiennes à la frontière avaient mobilisé l'armée israélienne pour un coût de 10 millions de dollars par deux fois, jetant le discrédit sur la thèse d'une attaque imminente, et donnant plus de poids à la « Conception » du major-général Elie Zeira notamment, chef du renseignement militaire, au point qu'en septembre, le ministère de la défense étudie l'opportunité de réduire le temps de conscription.

Tout au long de la semaine précédant le Yom Kippour, les exercices égyptiens se sont multipliés près du canal de Suez et des mouvements ont été observés à la frontière syrienne mais le renseignement israélien ne jugea pas plausible une attaque sans l'armement soviétique.

Le roi Hussein de Jordanie refusa de joindre ses troupes aux troupes syriennes et égyptiennes. Il avait pourtant très probablement (d'après Rabinovich) été informé de l'attaque à venir en des termes imprécis lors de la préparation entre les dirigeants arabes. Dans la nuit du 25 septembre, le roi Hussein prit secrètement l'avion pour prévenir le Premier ministre israélien Golda Meir à Tel Aviv de l'imminence d'une attaque syrienne.

De façon assez surprenante, l'avertissement ne fut pas pris en compte. D'après les rapports israéliens, malgré des dizaines de signes d'alerte, le Mossad continuait à estimer improbable l'option d'une guerre déclenchée par les pays arabes. Ce fut la rencontre du chef du Mossad, Zvi Zamir, avec « Babel » en Europe qui finit par faire réagir le haut commandement des Forces de défense d'Israël à quelques heures de l'attaque. Des réservistes furent partiellement mobilisés. Contrairement aux guerres précédentes, le facteur surprise a cette fois-ci été utilisé contre les Israéliens.

De plus, les Israéliens n'ont pas compris à quel point l'armée égyptienne avait changé. En effet : elle est mieux équipée et mieux entraînée. Pour parer aux atouts israéliens que sont l'arme blindée et l'aviation, l'armée égyptienne s'est massivement équipée de missiles antichar et de missiles sol-air. Les généraux incompetents ont été limogés, et les conflits internes ont été réglés, procurant un commandement uni et cohérent. Les Israéliens pensaient que les Égyptiens chercheraient à détruire Israël, ce qui impliquait que les chars égyptiens traversent le Sinaï rapidement, là où ils pouvaient être facilement neutralisés. Mais les Égyptiens ont adopté une autre tactique : attaquer l'armée israélienne, mais en avançant seulement à l'abri derrière leur parapluie défensif anti-char et anti-aérien. C'est donc toute la doctrine militaire israélienne qui n'était plus valable, et dans ces conditions, les contre-attaques israéliennes devenaient très difficiles. Et enfin, les services secrets égyptiens ont fait un excellent travail de désinformation. Les Égyptiens ont continuellement noyé les observateurs militaires de fausses informations sur des problèmes imaginaires de maintenance ou de manque de personnel formé sur les équipements avancés. De plus, l'agent israélien « L'Ange » (Ashraf

Marwan) est un agent double, trompant les Israéliens sur les intentions réelles des Égyptiens. Ce qui explique l'inefficacité des services de renseignements israéliens.

En apprenant l'imminence de l'attaque arabe, Golda Meir prit la décision controversée de ne pas déclencher d'attaque préventive comme cela avait été le cas en 1967. La stratégie israélienne prévoyait une attaque préventive si la guerre était imminente. Les services secrets devaient donner un préavis de 48 heures. Pourtant, Golda Meir, Moshe Dayan et le général David Elazar s'étaient rencontrés le matin du Yom Kippour, 6 heures avant l'attaque. Dayan doutait toujours de l'imminence de la guerre tandis qu'Elazar pensait à une attaque planifiée en Syrie contre ses forces aériennes, puis ses missiles et ses forces au sol.

Mais l'argument qui joua fut le risque qu'Israël puisse avoir besoin d'aide par la suite. Or une aide européenne allait être bloquée par des menaces arabes d'embargo sur le pétrole comme cela s'était déjà produit concernant des munitions. Israël ne pouvait donc compter que sur l'aide américaine qui était conditionnée par la première attaque. Si Israël avait attaqué en premier, aucune aide ne serait venue des États-Unis. Cela fut confirmé par Henry Kissinger plus tard.

2. Le début du conflit

a. La supériorité arabe

Ce fut alors le début de l'opération Badr : Le 6 octobre à 14h00, les forces armées égyptiennes déclenchèrent la guerre, en lançant leur aviation, commandée par Hosni Moubarak, dans des sorties en profondeur pour frapper les postes de commandement, des batteries, des stations de radars, et trois aéroports israéliens. Durant ces bombardements, les Égyptiens perdirent onze avions, dont celui piloté par le frère du président égyptien, Atif Sadate. Simultanément, un intense pilonnage d'artillerie et des infiltrations de commandos antichars préparaient la traversée du canal de Suez, qui s'ensuivit rapidement, entraînant chez les Égyptiens la perte de 280 soldats sur les 8 000 qui constituaient la première vague. Ayant anticipé une rapide contre-attaque de l'armée israélienne, les Égyptiens avaient équipé leurs soldats d'armes capables de détruire des tanks dont les missiles antichar AT-3 Sagger. Un soldat égyptien sur trois était armé contre les blindés. Les positions égyptiennes sur le canal de Suez avaient été surélevées de façon à obtenir un avantage certain pour tirer sur les tanks israéliens.

Contrairement à 1967, les unités égyptiennes choisirent de ne pas avancer au-delà de la couverture qu'assuraient leurs batteries de missiles sol-air qu'ils avaient installées pour protéger les lignes de cessez-le-feu de 1967. Les forces aériennes sur lesquelles Israël avait misé l'essentiel de ses investissements militaires ne pouvaient ainsi rien tenter contre elles.

Plusieurs surprises attendaient les Israéliens, alors démunis face à elles : avant la guerre, la majorité des experts occidentaux et israéliens s'accordaient à estimer que la seule possibilité pour les Égyptiens de se rendre maître de la ligne Bar-Lev serait d'utiliser des armes nucléaires tactiques. Un des points forts du dispositif israélien consistait à couvrir le canal de napalm pour brûler toute force armée ayant l'audace de tenter la traversée. Mais avant le déclenchement des opérations, les forces du génie égyptien sabotèrent ce dispositif. Aussi, l'infanterie égyptienne traversa le canal à bord de bateaux pneumatiques propulsés simplement à la rame, sous la protection d'un tir de barrage de l'artillerie égyptienne qui pilonnait les positions israéliennes de la ligne Bar-Lev, obligeant ainsi les unités à se terrer dans les bunkers de protection. Les forts de la ligne Bar-Lev cédèrent tous aux assauts égyptiens, sauf un, le plus au nord. De plus, outre les positions statiques, la ligne Bar-Lev était constituée de concentrations de blindés, destinés, selon la stratégie israélienne en cas

d'attaque, à repousser l'infanterie ennemie, pour laisser au gros des armées blindées israéliennes le temps de se mobiliser, ce qui nécessitait environ 48 heures. Or, toutes les attaques de blindés furent mises en échec par l'infanterie égyptienne, grâce à l'utilisation massive de missiles Malyutka. Avant cette guerre, jamais dans l'histoire militaire des forces d'infanterie n'avaient réussi à mettre en déroute des blindés. Une autre mauvaise surprise pour les Israéliens, fut l'échec initial de leur aviation. En effet, la stratégie israélienne était basée sur leur indéniable supériorité aérienne. Or les Égyptiens utilisèrent massivement les missiles antiaériens SA-6 Gainful, équipés d'un système de radar très sophistiqué. Les pertes israéliennes furent telles que l'état-major israélien interdit à ses avions de s'approcher à moins de 5 km du canal de Suez. Enfin, les israéliens ne s'attendaient pas du tout à la capacité des Égyptiens à construire une vingtaine de ponts sur le canal car les services de renseignement militaire israéliens avaient estimé que cela était impossible pour les forces du génie égyptien.

Ainsi, le 6 octobre au soir, les Égyptiens avaient réussi à faire traverser le canal à 60 000 hommes et cinq divisions mécanisées. La 18^e, la 12^e, et la 6^e constituaient la deuxième armée, déployée sur la rive est du canal entre les points faisant face à Port Saïd et Ismaïlia. Les 7^e et la 19^e divisions, face à une ligne joignant Ismaïlia à Suez, constituaient la troisième armée. L'armée égyptienne adopta alors une position défensive, tactique plus avantageuse dans le désert, en restant dans une bande de 15 km le long de la rive est du canal. Elle était ainsi protégée par les missiles antiaériens placés à l'ouest du canal, qui empêchaient l'aviation israélienne d'intervenir efficacement, et aux blindés de manœuvrer librement. Les différentes attaques israéliennes furent toutes repoussées et les Israéliens se virent infliger des pertes importantes. Shmuel Gonen (qui avait remplacé Ariel Sharon en tant que commandant du front sud seulement trois mois auparavant) ordonna une contre-attaque à Hizayon, alors que les chars israéliens y étaient particulièrement exposés aux tirs de missiles Sagger. Le désastre qui en résulta, suivi par la contre-attaque nocturne des Égyptiens, ne fut stoppé que par la division d'Ariel Sharon qui imposa une accalmie relative. Les deux armées se postèrent alors dans une position défensive. Le haut commandement israélien était pris au dépourvu par les capacités opérationnelles inattendues d'un ennemi égyptien qui avait été rapidement défait à peine six ans auparavant lors de la guerre des Six Jours. Mais ce conflit de 1967 avait poussé les généraux égyptiens à repenser différemment, et à révolutionner la stratégie militaire en inaugurant la guerre des missiles. Elazar effectua alors un remaniement dans le commandement des troupes israéliennes, en remplaçant, à la tête, Gonen par Bar-Lev, sorti de sa retraite. Moshe Dayan ministre de la défense, fit des rapports alarmants sur l'état des opérations, alimentant, avec ses collègues, les craintes d'une troisième destruction du Temple. Les Israéliens étaient en outre particulièrement sensibles à deux points : la durée de la guerre, et son coût en hommes.

b. Le retournement du conflit.

Après plusieurs jours d'attente, Sadate voulut reprendre l'offensive dès le 11 octobre afin d'aider les Syriens en difficulté. Une crise de commandement l'opposa alors à Saad el-Shazly, chef d'état-major. Shazly estimait qu'une sortie des blindés hors de la protection du parapluie de missiles sol-air égyptien, mettrait les chars en danger. Tous les commandants des deuxième et troisième armées égyptiennes étaient hostiles au développement d'une attaque en profondeur. Néanmoins, Sadate lança le 14 octobre une attaque concentrée. Celle-ci se révéla un échec cuisant. 400 chars égyptiens attaquèrent 800 chars israéliens en position défensive, soutenus par la force aérienne. Le résultat fut le tournant de la guerre israélo-arabe. Les Israéliens malmenés depuis le 6 octobre réussirent finalement à reprendre l'initiative : ce jour, sur 400 chars égyptiens, 250 furent anéantis. En outre, pour développer cette attaque, Sadate utilisa la 4^e et la 21^e division blindée, vidant ainsi l'ouest du canal de Suez de réserves

stratégiques, ce qui déséquilibra le dispositif général égyptien. Les généraux israéliens exploitèrent ce point faible en traversant le canal à leur tour, et en commençant à liquider au sol le redoutable dispositif égyptien de missiles SA-6 qui paralysait jusqu'alors quasi totalement l'aviation israélienne, et lui avait infligé, entre le 6 et le 14 octobre, les plus grandes pertes de son histoire.

C'est ainsi que se fit le retournement de la guerre. À partir du 15 octobre, les Israéliens changèrent de tactique, et attaquèrent en utilisant cette fois leur infanterie qui s'infiltra à pied jusqu'aux batteries de missiles sol-air et antichars. Une division commandée par le major général Ariel Sharon attaqua la ligne égyptienne à son point le plus faible, à la limite entre les positions défendues par la Deuxième Armée égyptienne au nord, et la Troisième Armée au sud. Elle ouvrit une brèche et atteignit le canal de Suez. Une petite troupe passa le canal grâce à des canots pneumatiques, et constitua une tête de pont pour permettre le passage d'un grand nombre d'hommes. Une fois les missiles antiaériens et antichars neutralisés grâce à ces infiltrations, l'infanterie put à nouveau compter sur le support de l'aviation et des blindés.

Au sud, la division de Avraham Adan put mettre en place un pont flottant dans la nuit du 16 au 17 octobre, et le traverser afin d'encercler la troisième armée égyptienne. Sans ordre, Sharon attaqua Ismaïlia avec sa division blindée pour tenter de couper le ravitaillement de la deuxième armée égyptienne. Il y eut alors une crise de commandement, les supérieurs de Sharon lui reprochant ses insubordinations répétées. Sharon court-circuita la voie hiérarchique et obtint l'autorisation directement de Moshé Dayan. Cette bataille d'Ismaïlia dura quatre jours. Le terrain était totalement différent du Sinaï désertique, car il s'agissait de domaines agricoles plantés de manguiers, configuration plus favorable à une défense d'infanterie. La division blindée 142 de Sharon, renforcée de deux brigades blindées et une brigade de parachutistes, fut mise en échec par une brigade de parachutistes épaulée par les 73^e et 122^e bataillons de forces spéciales et aidée par l'artillerie d'Abou Ghazala de la deuxième armée. En même temps, au sud les batteries de missiles côté est furent en partie détruites. Avant que la guerre ne s'arrête, une division israélienne était arrivée à 101 kilomètres de la capitale égyptienne Le Caire. Cependant, il est nécessaire de rappeler que la ligne de front au début du conflit était à 110 km du Caire.

Sur le plateau du Golan en altitude, les Syriens attaquèrent les Israéliens. Ils envoyèrent cinq divisions et 188 batteries d'artillerie contre les deux brigades et les onze batteries de défense des Israéliens. Au moment de l'assaut, seulement 180 chars d'assaut firent face aux quelque 1 400 chars syriens équipés pour les combats nocturnes. Des commandos syriens hélicoptérés prirent immédiatement le plus important bastion de surveillance israélien sur le mont Hermon. Les affrontements sur le plateau du Golan devinrent très vite la priorité des Forces de défense d'Israël qui y envoyèrent le plus rapidement possible des réservistes mobilisés, car la chute du Golan aurait permis aux Syriens de s'infiltrer facilement plus en avant dans le territoire israélien. Comme les Égyptiens dans le Sinaï, les Syriens utilisèrent les armes antichars fournies par les Soviétiques et restèrent sous la protection de leurs batteries de missiles SAM. Toutefois, les tirs contre les chars furent moins efficaces sur ce terrain que dans le désert. Contrairement aux prévisions syriennes qui avaient estimé que les réservistes israéliens n'arriveraient sur le front qu'au bout d'une journée, Israël parvint à mobiliser ses unités et à les envoyer au front après seulement 15 heures de combat.

À l'issue du premier jour, les Syriens obtinrent une victoire. Ils furent sur le point de contrôler l'importante jonction de Nafekh. Puis, pendant quatre jours, la septième brigade israélienne commandée par Yanush Ben Gal résista pour conserver le flanc Nord du quartier général de Nafekh. Au Sud, la brigade « Barak », non protégée par des obstacles naturels, essuya de lourdes pertes. Le commandant Shoham mourut dans les premiers jours de combat alors que les Syriens tentaient désespérément d'avancer pour atteindre le lac de Tibériade. Le

vent tourna à partir du 8 octobre, à l'arrivée des nouveaux réservistes israéliens qui parvinrent à bloquer l'offensive syrienne puis, le 10 octobre, à la repousser au-delà de la Purple Line, la frontière d'avant la guerre.

L'auteur explique que le débat fut alors intense sur la question de continuer la contre-attaque à l'intérieur des frontières syriennes. La défaite de Shmuel Gonen dans le Sinaï s'était passée deux jours plus tôt et marquait encore les esprits. Certains considéraient sage de rester sur la défensive sur le plateau du Golan plutôt que de s'engager sur les plaines syriennes, mais quatre jours auraient été nécessaires pour envoyer les troupes du Golan dans le Sinaï et le bilan global israélien était alors négatif : perte de terrain dans le Sinaï et statu quo dans le nord. La décision fut donc prise de passer la Purple Line dès le 11 octobre. Du 11 au 14 octobre, la poussée israélienne les amena à 40 km des banlieues de Damas qui étaient à la portée de l'artillerie. Le roi Hussein de Jordanie décida alors que la situation exigeait l'intervention de son armée. Il fit le nécessaire pour envoyer des troupes jordaniennes en soutien aux Syriens tout en évitant d'être attaqué par les Israéliens à ses propres frontières. Ces derniers ne souhaitaient pas non plus ouvrir un troisième front. Par ailleurs, l'Irak expédia quelques 30 000 hommes et 500 chars d'assaut. Les efforts combinés des armées arabes empêchèrent Israël d'avancer davantage. Le 22 octobre, les brigades israéliennes récupérèrent la position du mont Hermon malgré de lourdes pertes dues aux franc-tireurs syriens. Les pertes des attaques contre cette position furent lourdes mais le sommet du mont fut occupé par une brigade parachutiste israélienne à la suite d'une brèche percée par un bulldozer D9 de l'infanterie.

c. Une composante oubliée : la marine.

Une composante souvent oubliée, la marine, fut cependant très utile pendant ce conflit. La bataille navale de Latakia entre Syriens et Israéliens se déroula le 7 octobre, second jour du conflit. Ce fut une victoire israélienne retentissante qui démontra notamment l'efficacité des navires militaires équipés des moyens d'auto-défense ECM. La marine israélienne devait acquérir définitivement la supériorité navale en Méditerranée avec une seconde victoire, remportée le 9 octobre à Damiette sur la marine égyptienne. Par ailleurs, tant la marine israélienne que son homologue égyptienne montèrent plusieurs attaques et opérations commando contre les bases navales adverses. À l'issue du conflit, le bilan de la guerre navale fut très favorable à Israël qui s'imposa très nettement face à ses adversaires, coulant ou endommageant gravement quinze bâtiments pour la perte de deux patrouilleurs légers (en mer Rouge, face aux Égyptiens).

d. La guerre pour les pays étrangers.

Du côté des pays étrangers : l'Arabie saoudite et le Koweït ont surtout fourni une aide financière et, de façon symbolique, quelques militaires sur le front. Le Maroc a envoyé 6 000 soldats de ses forces armées royales côté syrien. Le Pakistan a envoyé quelques pilotes et des troupes palestiniennes se joignirent aussi aux armées arabes. La Libye aurait également prêté plusieurs chasseurs Mirage achetés quelque temps plus tôt à la France, version contestée par la France. Concernant l'Algérie, sa force était composée d'un escadron de bombardiers tactiques Su-7 et d'un escadron de chasse MiG-21 qui arrivèrent aux environs du canal entre le 9 et le 11 octobre. Une brigade blindée de 150 chars arriva plus tard, ses éléments avancés le 17 octobre, le gros de la brigade le 24 octobre. Après la guerre, au début du mois de novembre, le gouvernement algérien en collaboration avec l'URSS, finança les réarmements égyptien et syrien pour une somme de 200 millions de dollars. La Tunisie a envoyé un contingent de 1 200 soldats auprès des forces égyptiennes dans le delta du Nil. Le Soudan a envoyé 3 500 soldats. Des pilotes de la Corée du Nord et de l'Allemagne de l'Est ont participé

également au conflit. Les États-Unis ont organisé l'opération Nickel Grass qui a permis aux Israéliens de se réapprovisionner après de fortes pertes dans le Sinaï.

3. La résolution du conflit.

Afin d'arrêter le conflit, le Conseil de sécurité des Nations unies adopte le 22 octobre 1973 la Résolution 338 (1973), négociée par les États-Unis et l'Union soviétique, qui réaffirme la validité de la résolution 242 (1967), adoptée pendant la guerre des Six Jours et appelle toutes les parties (l'Égypte, la Syrie, Israël, la Jordanie) à un cessez-le-feu immédiat et à des négociations en vue d'instaurer une paix juste et durable au Moyen-Orient. Le cessez-le-feu devient effectif douze heures plus tard à 19 heures sur le terrain, à la tombée de la nuit. À cet instant, les forces israéliennes étaient à quelques centaines de mètres de la route du Caire. Elazar et Dayan s'accordèrent pour prendre la route qui part vers le sud et encerclèrent ainsi la Troisième Armée égyptienne à l'ouest du canal de Suez. Au matin, les vols de reconnaissance soviétiques observèrent l'avancée que l'armée israélienne avait effectuée pendant la nuit et l'URSS accusa Israël de non-respect du cessez-le-feu. Surtout, cette situation offrit aux États-Unis une opportunité stratégique : obtenir de l'Égypte qu'elle sorte définitivement de l'influence soviétique.

Brejev envoya une lettre à Nixon dans la nuit du 23 au 24 octobre afin qu'Américains et Soviétiques assurent le respect du cessez-le-feu sur le terrain. Il menaça même les États-Unis d'intervenir aux côtés de l'Égypte s'ils n'agissaient pas dans ce sens. Nixon, affaibli par le scandale du Watergate ne fut pas consulté par ses conseillers qui prirent des mesures d'apaisement pour mettre un terme à la crise avec l'URSS. Nikolai Podgorny confia plus tard qu'il avait été surpris par la peur des Américains. Les Soviétiques n'auraient probablement pas déclenché la Troisième Guerre mondiale à cause de cette guerre au Proche-Orient. La réponse des États-Unis fut de baisser le niveau d'alerte du DEFCON et de suggérer à Sadate d'abandonner sa demande d'assistance aux Soviétiques, ce qu'il accepta le lendemain matin. Les négociations aboutirent à un cessez-le-feu ratifié par l'ONU le 25 octobre 1973.

Sur le front Nord, les Syriens avaient planifié une contre-attaque massive pour le 23 octobre. Les cinq bataillons syriens furent aidés par deux bataillons irakiens et quelques troupes des autres pays arabes dont la Jordanie. Les Soviétiques avaient remplacé tous les tanks perdus par les Syriens dans les premières semaines de combat. Toutefois, la veille de l'attaque prévue, les Nations unies imposèrent le cessez-le-feu qui avait déjà été accepté par l'Égypte et Israël sur le front sud. Hafez el-Assad décida d'abandonner l'offensive et accepta le cessez-le-feu le 23 octobre. L'Irak rappela ses troupes. Les combats organisés prirent fin sur tous les fronts aux alentours du 26 octobre. Cela n'empêcha pas des tirs sporadiques ni ne dissipa les tensions militaires liées à la Troisième Armée égyptienne toujours prisonnière et isolée sans ravitaillement.

Les discussions eurent lieu le 28 octobre entre les majors généraux Aharon Yariv (Israélien) et Muhammad al-Ghani al-Gamasy (Égyptien). En dépit des positions fortes affirmées par le 6^e sommet des chefs d'État arabes tenu à Alger du 26 au 28 novembre 1973, ils s'accordèrent sur l'échange des prisonniers de guerre et les checkpoints israéliens ; un accord de paix fut trouvé au sommet qui suivit à Genève. Le 18 janvier, Israël signa un accord de retrait de la partie ouest du canal de Suez et retira ses troupes le 5 mars. Un va-et-vient diplomatique de Henry Kissinger aboutit à un accord de désengagement le 31 mai 1974, basé sur l'échange de prisonniers, le retrait israélien jusqu'à la Purple Line et l'établissement d'une

zone tampon contrôlée par l'ONU. Une troupe d'observateurs des Nations unies fut aussi établie dans le Golan pour garantir la paix.